

Colette Misrahi

La comtesse de Ségur ou la mère médecin

suivi du texte de la comtesse de Ségur
"La santé des enfants"



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

La comtesse de Ségur ou la mère médecin

Colette Misrahi

La comtesse de Ségur ou la mère médecin

suivi du texte de la comtesse de Ségur
“La santé des enfants”

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1991
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-23837-7
B 23837-5

Pour Judith

Écritures

*Il y a tant de maladies et une seule santé.
La santé vous rend pareil aux autres, la
maladie a ses nuances et ses secrets.*

ARTHUR SCHNITZLER,
Anatole, « Agonie », 1893

Sophie Rostopchine, née presque avec le siècle (1799) à Saint-Pétersbourg, prend à dix-huit ans, avec sa riche famille, le chemin de l'exil. C'est à Paris que Sophie Rostopchine deviendra, par mariage, comtesse de Ségur.

L'exil est créateur lorsqu'il laisse la mémoire intacte et bannit la nostalgie. Il fut pour Sophie le tremplin qui lui permit de construire, à un âge avancé, une œuvre toute dédiée à l'enfance par le truchement de ses petits-enfants.

Elle a traversé mille périls, mille éblouissements, et... combien de malheurs? Au jeu des correspondances, des équivalences, des transpositions, le général Dourakine peut bien être Fedor Rostopchine, son père, Mme de Réan sa mère. Pour Sophie de Réan-Fichini, l'équation est simple : Sophie. Et Cadichon, Sophie encore. Dans les myriades de secondes qui composent une vie, grande est la tentation de faire la liste des images et moments saisis. La comtesse ne retient dans son grand tamis que quelques grains; et c'est

dans le silence de ce qui n'est pas retenu qu'ils pourront germer. Faire correspondre en miroir le créateur et ses créations serait nier la dynamique imaginaire où s'origine l'acte créateur et oublier que l'humain ne coïncide jamais avec ses statues. La comtesse n'a pas oublié que l'on se souvient davantage du malheur s'il y a quelque avantage à en vivre. Ce seront donc les cailloux du malheur qui seront retenus, cailloux du malheur d'être enfant quand l'adulte se fait trop proche ou trop lointain, et éviteront à la mémoire l'envahissement. C'est ce que clame le titre du livre-phare, *Les Malheurs de Sophie*, où l'on saisit que la comtesse elle-même est un personnage romanesque et c'est là qu'il faut chercher les raisons de la pérennité de son œuvre. Une œuvre inclassable où s'expriment les charmes subversifs de l'ambiguïté – morale édifiante ou message de violence? Elle erre derrière la vitrine entre rayon rose et rayon noir – ce qui la protège d'une fétichisation. Elle léguera aux générations à venir un questionnement sur l'enfant à travers une mise en scène où il jouera tour à tour les maîtres et les esclaves, s'avançant très loin pour démasquer le mensonge et la violence des adultes.

La comtesse de Ségur a cinquante-sept ans lorsqu'elle prend la plume et se lance avec le bonheur que l'on sait dans une œuvre – autobiographie autant que chronique familiale et sociale – en forme de portraits, de comédies et de proverbes, mais non sans l'avoir placée – ses trois premiers titres en témoignent – sous le double signe de la foi et de l'amour de l'enfance, signe qui se transcrira dix-sept ans plus tard sur sa tombe, en épitaphe : DIEU ET MES ENFANTS.

Mais qui se souvient qu'avant de construire une œuvre devenue légendaire la comtesse de Ségur avait produit un petit livre de médecine – son premier livre – destiné aux jeunes mères pour les aider à tenir leurs enfants en santé et en vie. Livre de recettes où elle répertorie les maladies de son temps et la manière – souvent extravagante – de les

soigner. Livre désuet et dépassé, mais qui nous permet d'entrevoir, au cœur du XIX^e siècle, une évolution du rapport de la médecine et du soin. La comtesse refuse les superstitions; et nous ne retrouverons la poésie de la médecine populaire que dans ses romans. Elle s'avance vers une médecine plus rationnelle où les soignés, délivrés de leurs « croyances », pourront poser au médecin des questions.

Voilà déjà circonscrit le monde de la comtesse de Ségur et affirmés les axes d'une œuvre qui ne les démentira pas.

Rappelons que l'enfance jouxte aussi la foi, l'imaginaire frôlant le religieux, dans l'œuvre d'un autre faiseur d'histoires, proche de la comtesse par le cœur et dans le temps : Charles Dickens. Une œuvre immense laisse place aux « Contes » et à ce que Pierre Leyris appelle une paraphrase « très attentive et très respectueuse » de l'Évangile, *La Vie de Notre-Seigneur*. Dans son « Avant-propos », Dickens explique en des termes que n'aurait pas reniés la comtesse de Ségur : « Je me suis toujours efforcé dans mes écrits d'exprimer de la vénération pour la vie et les leçons de notre Sauveur, parce que tel est mon sentiment et parce que j'ai moi-même récrit le récit de cette vie pour *mes enfants* – qui déjà le connaissaient tous pour l'avoir souvent entendu raconter – longtemps avant qu'ils pussent lire et presque aussitôt qu'ils purent parler. »

La Santé des enfants n'est pas toujours pris en compte par les biographes ou les bibliographes de la comtesse de Ségur. Parce que dépassé? Déplacé? Hors normes dans une œuvre romanesque où la bonne santé des enfants est garante de bonté et de sagesse heureuse, la santé mauvaise châtiment de la faute, allant de pair avec la méchanceté et le malheur? Tout au contraire, ce petit livre importait tant à la comtesse de Ségur qu'elle le publie en 1855 à *compte d'auteur*. Il sera réédité par les éditions Hachette en 1857 et 1860. Elle s'y référait volontiers dans les conseils qu'elle distribuait alentour et fixait dans sa correspondance; et elle n'hésitait pas à

rappeler à ses proches, confrontés aux soucis et aux mystères des maladies infantiles, l'excellence des remèdes qu'elle avait recueillis en un livre à la portée de tous. Et Olga, la huitième et dernière née de la comtesse de Ségur, Olga la conteuse, en qui s'est transmis le désir d'écrire, dans un livre de grande gaieté, de grande liberté, *Ma Chère Maman. Souvenirs familiaux et intimes*, témoigne : « Pour ma part, cet ouvrage m'a permis de soigner à temps ma fille aînée, enfant menacée d'avoir des convulsions, et de la préserver de cette terrible épreuve. »

Dans la correspondance * vive, serrée qu'elle entretient avec Émile Templier, alors directeur de l'entreprise d'éditions Hachette – document irremplaçable pour comprendre le rapport de la comtesse avec son œuvre et approcher le « personnage » –, elle se soucie autant du destin de ce livre – comme de celui du *Livre de messe* et des *Contes* – que de ceux que nous disons « majeurs ».

D'avoir dû, de son recueil, supprimer l'article « Rage » – qui émeut la Faculté – ne la décourage pas et elle se montre, dans la même lettre du 10 janvier 1858, impatiente d'avoir « cette petite brochure » que lui demandent plusieurs membres de sa famille.

Dans sa lettre du 29 août 1858, où elle annonce *Les Malheurs de Sophie*, elle s'indigne de la lenteur de la distribution de ses *Petites filles modèles* et s'inquiète du soin qui sera apporté à la reliure du *Livre de messe*; elle prie l'éditeur de lui envoyer dix exemplaires de *La Santé des enfants* et

* Nous remercions Georges Lanthoinette, conservateur des archives des éditions Hachette, de nous avoir permis l'accès à la correspondance entre la comtesse de Ségur et son éditeur Émile Templier dans un climat de cordialité et de compétence.

Dans l'excellent essai qu'elle a consacré à la comtesse de Ségur, *L'Enfance des saints et des autres*, Éd. Schéna-Nizet, 1987, Laura Kreider puise abondamment et judicieusement dans cette correspondance restée inédite jusqu'à la parution des *Œuvres* de la comtesse de Ségur (Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 3 vol., 1990).

lui demande s'il ne songe pas à une nouvelle édition. Même prière le 16 février 1859. *La Santé des enfants* n'est-elle pas épuisée? « J'ai quelques chapitres à ajouter pour la seconde édition. » « J'ai à faire des changements et des augmentations pour une autre édition », écrit-elle le 28 novembre de la même année.

Plus tard, elle se souciera encore de la santé des petits enfants (lettre du 10 novembre 1865) : supprimer au chapitre de « La coqueluche » le paragraphe ou la phrase qui pressait de faire boire à l'enfant *une infusion de belladonna*. « Laisser tout le reste. »

C'est le 13 décembre 1859 que vient la proposition d'une tractation des plus commerciales * : « Je me risque à vous proposer un marché qui j'espère vous conviendra. Voulez-vous me laisser prendre dans votre librairie pour quatre cents francs de livres à mon choix, et vous payer par la propriété de *La Santé des enfants*. J'ai déjà pour cent vingt francs de livres que vous m'avez envoyés la semaine dernière. J'en prendrai encore pour deux cent quatre-vingts francs. Si le marché vous convient, veuillez m'envoyer le catalogue des ouvrages que je pourrai demander en vue d'une collection complète des livres – rares – pour enfants... »

La santé des enfants au centre d'une opération financière. Ce jeu du *déjà* et du *encore*, du *plus*, ira crescendo dans la correspondance avec Templier. La comtesse de Ségur était grande consommatrice de livres, certes; et nous savons Sophie gourmande; et elle demande. Pour elle. Pour sa famille. Pour les œuvres. Pour les pauvres. Pour Gaston, son fils aîné, son préféré qui est devenu Mgr de Ségur. « Pour la propagande », lance-t-elle un jour à Templier. Elle prononcera aussi le mot de « publicité ». Ce sont des lettres d'affaires

* La comtesse de Ségur avait une connaissance très précise des données financières et économiques de son temps. On peut se reporter à l'excellent livre de Pierre Bléton, *La Vie sociale sous le Second Empire*, Paris, Éditions ouvrières, 1963.

qui s'échangent ainsi sur quinze années, précises et vives, mais où coule, sans aucun doute possible, le courant d'une amitié vraie.

La réponse de Templier (2 avril 1860) est positive. La comtesse est un auteur redoutable par ses exigences et ses sautes d'humeur mais efficace et sûre; ses livres ont un succès immense et immédiat. Elle écrit beaucoup et vite. Quel éditeur s'en plaindrait? « Quand j'écris, je fais vite et bien ou lentement et mal. » En un mois elle est quitte; mais à peine le travail *livré*, des souvenirs surgissent, des personnages s'avancent – un âne, un général, une aveugle, un vaurien ou un ange – et réclament leur part de mots et de clarté.

De quoi ce livre est-il fait? La comtesse de Ségur confie aux jeunes mères quelques recettes liées en un livre de santé où il ne sera question que de maladies. Maladies de tous temps, maladies de son temps : yeux qui pleurent, peaux qui piquent, oreilles qui coulent, dévoilements, mais aussi coqueluche, rougeole – et croup. Comme chaque classe sociale a, selon Proust, sa pathologie – et la *bonne* Française garde sur l'estomac le poids d'un souvenir –, chaque siècle a son mal et c'est le croup qui alors terrorise. Le choléra va remplacer la peste (qui vide encore ses charrettes dans l'Europe de Louis-Philippe); la diphtérie et la variole vont céder le pas à la tuberculose, qui passera au cancer, qui attrape le sida... L'hécatombe continue; et demeure l'énigme de cet inusable compagnonnage de l'humain et de la maladie, de cette transmission d'un quelque chose, d'un quelconque agent non toujours identifié qui, sous des masques différents et dans un inépuisable jeu de « passe à ton voisin », dévoile aux hommes la singulière façon qu'ils ont, dès leur jeune âge, de communiquer et de se tenir ensemble, d'entretenir commerce avec la maladie et la peur qui fait corps avec elle.

La comtesse de Ségur va mobiliser en elle tout ce qui pourra faire échec à cette violence, et la retournera sous forme d'un savoir-faire transmis, pour en éloigner la menace :

Je n'ai pas la présomption de vouloir faire un livre de médecine; je désire seulement combler une lacune qui existe dans l'ÉDUCATION des jeunes personnes, en les faisant participer aux fruits de ma longue expérience et de quelques études sur l'éducation physique des enfants. Que de fois ai-je vu de pauvres mères pleurer des enfants qu'elles auraient conservés, si elles avaient su prévenir la maladie, ou tout du moins aider aux prescriptions du médecin par des soins éclairés! Moi-même j'en ai perdu un par ignorance des symptômes du mal qui me l'a enlevé, et par une alimentation reconnue trop tard détestable. Mes premiers enfants ont fait des maladies graves qui ont nécessité des remèdes douloureux. J'aurais tout évité si j'avais eu les notions d'hygiène et de médecine que j'ai eues plus tard et que je dois à un homme de talent et de conscience *.

Le Dr Mazier est un homme de talent, de multiples talents propres à forcer l'admiration de la comtesse de Ségur. Il fit ses études à la faculté de médecine de Paris, reçut son diplôme et vint s'établir à L'Aigle. Il publia un « petit ouvrage consacré à l'hygiène des enfants dont toutes les mères qui l'ont appliqué ont pu constater l'utilité ». La

* Il s'agit du Dr Mazier (Marie-Pierre Amaranthe Ferdinand) né en 1799 (année de naissance de la comtesse de Ségur) à Soligny-la-Trappe, mort en 1868.

Les renseignements concernant le Dr Mazier nous ont été communiqués par la documentaliste des archives départementales de l'Orne, Marie-Pierre Las. Nous la remercions de l'accueil sympathique qu'elle nous a réservé. Cf. 1) Notice biographique sur le Dr Mazier (1799-1868) in *Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, Caen, 1871, pp. 521-524; 2) Côtés normands de l'œuvre de la comtesse de Ségur in *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, t. XXXII, 1913, pp. 144-151.

C'est à la Bibliothèque nationale que nous avons consulté l'opuscule du Dr Mazier intitulé *Premiers soins à donner à un cholérique*, 1832, B.N. cote 8°, Te 34 56.

comtesse de Ségur fut une de ces mères et *La Santé des enfants* – qui lui rend hommage – puise là sans conteste l'une de ses sources. Il exerça son métier de médecin de campagne avec talent, dévouement et hardiesse. En 1832 c'est, en France, l'invasion du choléra. Paris est pris. Quoique marié et père de famille, le Dr Mazier n'hésite pas à se rendre dans la capitale pour étudier le fléau et les moyens de le combattre. Après un mois de séjour il est rappelé à L'Aigle où l'ennemi s'est installé. Son dévouement auprès des cholériques est sans bornes. Il sera atteint à son tour, se soignera seul, et guérira.

De son étude parisienne et de son épreuve naîtra un opuscule, lui aussi fort utile aux malades et à ceux qui les soignent, *Comment gouverner le malade* (le cholérique) *en attendant l'arrivée du médecin*. Le faire suer; simplement : le faire suer. Lui faire quitter tout linge qui ne serait pas de la laine. Ne pas ménager les boules d'eau bouillante aux pieds du malade. Qu'il ait chaud et que sa tête se dégage. Les cholériques meurent d'inflammation aiguë au cerveau, par asphyxie. Éviter les moyens violents car, dira le Dr Mazier, « mon but est de le tirer d'un *écueil* sans le jeter dans un autre ». Les agents thérapeutiques ne doivent pas en développer d'autres. C'est là *l'écueil* auquel achoppe encore aujourd'hui la médecine.

Le Dr Mazier a pu observer que les premiers « pris » étaient les pauvres, les mal vêtus ou les débauchés. Mais il s'est aussi penché sur les statistiques; si celles du célèbre médecin Broussais étaient optimistes (tous ses malades étaient « guéris ») c'est que Broussais, voulant rassurer la France entière, n'hésitait pas à tromper le public en confondant cholérine (forme très atténuée du choléra) et choléra morbus. Ce qui grossissait le pourcentage des guérisons. Le Dr Mazier osa le contester.

« Homme de talent » mais aussi homme de génie, de grande habileté et d'imagination, le Dr Mazier n'est ni aveugle

ni sourd aux aspirations nouvelles de son temps. Dans les courses à travers la campagne que réclame son métier, le Dr Mazier observe que les bras des hommes ne suffisent pas à engranger les récoltes. Comment faucher, moissonner quand la culture manque de bras? Cette observation et cette question vont susciter en lui une activité nouvelle, bien en accord avec la préoccupation de cette époque nouvelle où l'industrie va suppléer au travail humain. Transformation sociale radicale que la comtesse observera d'un œil satisfait *. Il se détourne de son métier pour s'enfermer dans son cabinet et travailler le fer, le bois, libérant en lui ce qui demandait à tâtonner, chercher, trouver. Bientôt la maquette est là : une moissonneuse ** qui va multiplier les bras des hommes. Le Dr Mazier voit plus grand : il quitte son cabinet pour occuper avec deux ou trois ouvriers un coin de sa maison et faire exécuter en grand son petit modèle. Après des essais prometteurs il agrandit ses ateliers et c'est en 1853 que ce médecin de campagne, bricoleur de génie, prend ses brevets en France et à l'étranger... et obtient une médaille au concours Lépine. Sa machine sera copiée par d'autres constructeurs. Lui n'est plus là. Il s'affaiblit et s'enferme dans le silence et s'éteint le 18 octobre 1868.

Ce pourrait être un roman de la comtesse de Ségur et le destin original, exemplaire de ce médecin hardi, inventif, curieux des transformations industrielles de son temps, aurait pu servir de schéma à un nouveau livre. Seul le médecin – sous le nom du Dr Tudoux – va tenir un rôle – un rôle de passage – dans le théâtre ségurien.

La comtesse de Ségur aime la médecine et les médecins (les seuls hommes permis?). Elle va tenir, elle, en ce temps où son œuvre n'est pas encore ouverte, le rôle d'intermédiaire entre le médecin et les mères – soucieuses de garder leurs

* Préface de Marc Soriano à *La Fortune de Gaspard*.

** Dr Mazier, « Faucheuse-moissonneuse en Normandie », 1859, B.N., cote in-8°, Sp. 10695.

enfants en santé et en vie. Les conseils passeront, les recettes se renouvelleront, de femme à femme, de mère à fille. Conseils et recettes tirent leur efficacité d'être des *mots porteurs*, porteurs du déjà-dit. Redire le déjà-dit est une manière de dissiper les fantômes de ce que l'on ne peut pas croire.

Pour la comtesse de Ségur le médecin est un proche. Il faut l'attendre, l'assister, insister.

Car ce que signifie la perte d'un enfant, l'impossibilité de croire et le refus d'admettre, l'horreur d'un corps animé devenu inerte, la vanité d'un acharnement à redonner le souffle, la cruauté de la certitude et la sauvagerie de la séparation, la comtesse de Ségur en connut l'épreuve, puisque son deuxième fils, Renaud, mourut en bas âge. Né le 15 décembre 1821, il meurt le 17 février 1822 de cette chose qui commence par « une petite toux ». Enfant mort présent dès l'ouverture du livre, Renaud en est comme le dédicataire. Et n'est-ce pas l'écho d'un cri retenu autrefois, répercuté par l'écriture aujourd'hui, que la comtesse fait résonner dans *Pauvre Blaise*, au chapitre du « Malheur » ?

Des cris perçants attirent l'attention de Blaise et d'Hélène qui *soignent* le jardin. Sans nul doute, une femme a besoin d'aide. Lâchant bêche et arrosoir, emblèmes des bons enfants séguriens, ils accourent et trouvent une femme retirant son enfant de deux ans de la mare où il était tombé et s'était noyé; Blaise court chercher le médecin; Hélène rameute les voisins :

Deux habitants du voisinage, M. et Mme Renou, prirent chez eux différents remèdes qui pouvaient être utiles, et entrèrent chez la pauvre femme. Pendant que Mme Renou cherchait à consoler et à encourager la malheureuse mère, M. Renou fit étendre l'enfant sur une couverture de laine, devant le feu; on le frotta d'eau-de-vie, d'alcali, de moutarde, on lui fit respirer des sels, de l'alcali; on employa tous les moyens usités

en de pareils accidents, mais sans succès : l'enfant était sans vie et glacé. Quand son malheur fut certain, la pauvre femme se jeta à genoux devant le corps de son enfant, le couvrit de baisers et de larmes, le serra dans ses bras en l'appelant des noms les plus tendres. On voulut vainement la relever, lui enlever son enfant; elle le retenait avec force et ne voulait pas s'en détacher. Enfin elle perdit connaissance et tomba dans les bras des personnes qui l'entouraient...

Quand tout fut fini pour l'enfant noyé et qu'on l'eut posé sur un lit, enveloppé de couvertures, le médecin arriva.

« Eh bien, dit-il, l'enfant respire-t-il encore? »

– Je le crois mort, dit Mme Renou; mais il y aurait peut-être à employer des moyens que je ne connais pas; essayez, monsieur, et tâchez de rappeler cet enfant à la vie. »

Le médecin découvrit le corps, appliqua l'oreille contre le cœur; après un examen de quelques minutes, il se releva.

« L'enfant est bien mort, dit-il; je n'entends pas les battements de son cœur. »

– Mais n'y aurait-il pas quelque remède qui pourrait le ranimer?

– Je n'en connais pas. Faites ce que vous avez déjà fait : soufflez de l'air dans sa bouche, frottez le corps d'alcali, mettez des sinapismes, tâchez de ranimer les battements du cœur; mais je crois que tout sera inutile, car l'enfant est mort, sans aucun doute. »

La mort est là, le médecin s'en va. Les voisins ne capitulent pas. N'y aurait-il pas quelque remède au-delà de la médecine des médecins qui redonnerait la vie? Qui arracherait les enfants à la mort et les mères au chagrin?

« Un peu de courage encore! on a vu faire revenir des noyés après deux heures de soins; nous n'avons pas réussi jusqu'à présent, mais nous serons peut-être plus heureux en continuant. »

Mme Renou, aidée de voisins charitables qui n'avaient cessé de donner tous leurs soins à la mère et à l'enfant, recommença ce qui avait été vainement essayé depuis une heure. La pauvre mère reprit quelque espoir en voyant continuer les secours que l'arrivée du médecin avait interrompus.

Pendant plus d'une heure encore, on ne cessa de frictionner, réchauffer l'enfant, mais sans obtenir aucun bon résultat. Quand Mme Renou vit l'inutilité de leurs efforts, elle enveloppa l'enfant dans des linges qui devaient être son linceul, et elle le laissa sur le lit de la chambre où il avait été transporté.

« Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la mère en voyant revenir Mme Renou, vous l'avez abandonné.

– Tout est fini, ma pauvre femme », dit Mme Renou.

Dans une lettre * à Émile Templier, la comtesse de Ségur refuse de « corriger » l'enfant noyé dans un sens plus optimiste qui le ferait revenir à la vie. « L'histoire s'est passée *chez moi* à la campagne, les détails en sont tous très exacts y compris la férocité du médecin. »

« Tout est fini ma pauvre femme, dit Mme Renou. Le bon Dieu a repris votre enfant pour son plus grand bonheur; il est au ciel, où il prie pour vous et pour ses frères et sœurs. »

La religion lâche les anges de la consolation et le temps accomplit son œuvre. Les cris s'apaisent. Mais le fantasme

* Datée du 20 avril 1861.

La comtesse de Ségur ou la mère médecin

Sophie Rostopchine, née avec le siècle (1799) à Saint-Pétersbourg, prend à dix-huit ans, avec sa riche famille, le chemin de l'exil. C'est à Paris que Sophie Rostopchine deviendra, par mariage, comtesse de Ségur.

L'exil est créateur lorsqu'il laisse la mémoire intacte et bannit la nostalgie. Il fut pour Sophie le tremplin qui lui permit de construire, à un âge avancé, une œuvre toute dédiée à l'enfance par le truchement de ses petits-enfants.

Avant de construire une œuvre où s'expriment les charmes subversifs de l'ambiguïté – morale édifiante ou message de violence ? –, la comtesse de Ségur avait produit un petit livre de médecine – son premier livre – destiné aux jeunes mères pour les aider à tenir leurs enfants en santé et en vie. Livre de recettes où elle répertorie les maladies de son temps et la manière – souvent extravagante – de les soigner. Recettes qui portent la marque d'une médecine empirique, mais en attente. Livre désuet et dépassé, mais qui nous permet d'entrevoir, au cœur du XIX^e siècle, une évolution du rapport de la médecine et du soin. La comtesse refuse les superstitions, et nous ne retrouverons la poésie de la médecine populaire que dans ses romans. Elle s'avance vers une médecine plus rationnelle où les soignés, délivrés de leurs "croyances", pourront poser au médecin des questions.

L'auteur: de formation philosophique et psychanalytique, Colette Misrahi fut membre de l'École freudienne de Paris créée par Jacques Lacan en 1964 jusqu'à sa dissolution. Son travail concerne essentiellement les "problèmes" de l'enfant malade dans son rapport à l'hôpital et sur la place que le psychanalyste peut y tenir.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture :
Le Doigt coupé, gravure de Joly
d'après D. Wilkievers 1830-1840.



B 23837.5  3.91
ISBN : 2.207.23837-7
125 FF TTC